

# Anthony Mortimer

**HOMMAGE** Titulaire de la chaire de littérature anglaise à l'Université de Fribourg jusqu'en 2006, le professeur a ensuite mené une carrière exceptionnelle de passeur vers l'anglais de la poésie italienne et française

Anthony Mortimer, qui a succombé à une crise cardiaque mercredi dernier à l'âge de 89 ans, n'était pas seulement un très respectable et respecté professeur de littérature anglaise de l'Université de Fribourg. Cet homme aussi discret que savant, lucide que cordial, était aussi, sans que beaucoup s'en doutent, le plus grand traducteur de poésie européenne contemporain.

Après des études à Leeds, il avait occupé à partir de 1960 une série de postes de lecteur d'anglais à Zagreb, Milan, Cleveland et Giessen avant d'être nommé professeur assistant à l'Université de Genève en 1972. Titularisé comme professeur ordinaire à l'Université de Fribourg six ans plus tard, il avait fait de sa chaire un centre de rayonnement de la littérature anglaise dont son université peut encore se vanter.

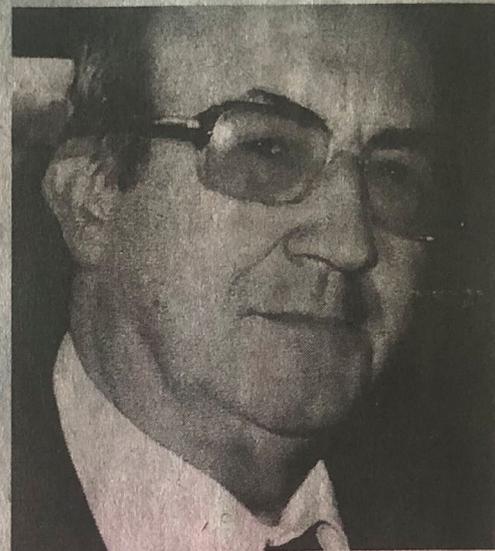
## De Pétrarque à Michel-Ange

Amoureux de la langue et de la poésie italienne, il s'était rendu compte, au cours de son séjour aux États-Unis, que ses étudiants se référaient machinalement au «pétrarquisme» à propos de Shakespeare sans avoir aucune

idée claire de ce que le mot signifiait. Il décida en conséquence de traduire un choix de poèmes du *Canzoniere* pour le leur expliquer. Ce fut là l'origine de ce qui allait devenir par la suite, et notamment depuis sa retraite en 2006, la carrière prodigieuse qui aura été la sienne. De Dante à Guido Cavalcanti, de Pétrarque à Michel-Ange, Mortimer aura couvert une grande partie du champ lyrique italien.

## Finesse d'oreille

Mais l'Italie – dont il raffolait aussi du *bel canto* – n'était pas son seul amour. Enraciné dans la culture française d'une Genève où il habitait depuis plus de cinquante ans, il s'était mis plus récemment à traduire la poésie française. Après François Villon, dont il avait mis en vers anglais tout le *Lais* ainsi que le *Testament*, il s'était attaqué aux *Fleurs du Mal* dont il offrit une version qui est en passe de devenir la version de référence dans le monde anglo-saxon, puis s'était intéressé ces dernières années successivement à la *Chanson de Roland* et ensuite à Du Bellay et Ronsard dont Oxford University Press publia son choix voici deux ans. Quand on aura ajouté qu'en dehors des poètes italiens et français, Anthony Mortimer avait aussi traduit en partie les épigrammes d'Angelus Silesius et qu'il venait de remettre à l'éditeur un choix de poèmes de Conrad Ferdinand Meyer qui paraîtra l'automne pro-



(DR)

chain, on mesurera mieux l'ampleur de son travail.

«Pour traduire un poète, confiait-il volontiers, il faut que j'entende et que je réussisse à trouver un équivalent de sa voix.» Sans doute est-ce là la raison de sa si grande réussite. Mortimer avait une oreille d'une finesse incomparable. Cette finesse d'oreille était aussi ce qui lui permettait de trouver ses équivalents poétiques: ce qu'il offrait aux lecteurs, ce n'était pas simplement du sens, c'était des poèmes qui, si l'on peut dire, rimaient à leur façon avec les originaux. La Suisse, à laquelle il était si attaché et envers laquelle il avait tant de reconnaissance, vient de perdre sans doute son plus grand traducteur. Ses collègues viennent de perdre l'un de leurs meilleurs amis. ■ JOHN E. JACKSON, PROFESSEUR ÉMÉRITE À L'UNIVERSITÉ DE BERNE